



Un Canadien en Louisiane en 1943

Olivier Maurault, P.D., C.M.G., M.S.R.C., P.S.S.

Number 8, 1943

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1080207ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1080207ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maurault, O. (1943). Un Canadien en Louisiane en 1943. *Les Cahiers des Dix*, (8), 55–73. <https://doi.org/10.7202/1080207ar>

Un Canadien en Louisiane en 1943

Par OLIVIER MAURALT, P.D., C.M.G., M.S.R.C., P.S.S.

Le train Montréal-Chicago ne suit pas la route des explorateurs. A partir de Toronto, il coupe en son centre la vaste presqu'île bornée par les lacs Ontario, Erié et Huron, il coupe encore, de Détroit ou de Sarnia, cette autre presqu'île qui sépare le lac Huron du lac Michigan.

A Chicago, le voyageur désireux de descendre vers le golfe du Mexique, a le choix, qui n'est pas non plus celui des explorateurs. Il peut emprunter le réseau rapide de l'Illinois Central, toucher quelques points de la rive gauche du sinueux Mississippi, puis en le suivant de loin, atteindre la Nouvelle-Orléans. Il peut choisir un chemin moins direct, plus à l'ouest, et passer par Terre-Haute, Vincennes, riches en souvenirs français et canadiens, Nashville, capitale du Tennessee, Montgomery en Alabama, franchir l'immense delta de la rivière de Mobile et toucher la Nouvelle-Orléans par le sud du lac Pontchartrain.

La Louisiane d'aujourd'hui n'est plus l'immense territoire connu sous ce nom au XVIII^e siècle. On y a taillé plusieurs Etats de la république américaine, entr'autres le Tennessee et le Mississippi. Et les souvenirs de la valeur et de l'audace françaises ne se lèvent pas uniquement le long des bayous de l'actuelle Louisiane. Sur toutes les rives du fleuve Mississippi, et sur la Rivière Rouge et l'Arkansas et l'Ohio et le Missouri, ils abondent. Nulle part cependant ils sont aussi nombreux qu'à la Nouvelle-Orléans et dans les alentours.

Canadiens et Acadiens ne peuvent séjourner en Louisiane sans être émus à chaque pas par le souvenir de ce qu'y ont fait leurs ancêtres. Voici d'abord Vincennes.

* * *

Vincennes est historiquement intéressant de deux points de vue. Ce poste a tenu un rôle dans le développement de la Louisiane primitive et dans la conquête de l'Ouest américain. Une rotonde ceinturée de colonnes et abritant une statue en bronze, de George Rogers Clark, elle-même entourée de peintures murales, garde le souvenir de la prise du Fort par les Américains, en 1779. C'était le dernier obstacle à l'invasion de l'Ouest. La rotonde s'élève aux bords de la Wabash, précédée d'une esplanade pavée qui peut servir de lieu de réunion. Cette avenue s'amorce à angle droit à un magnifique pont de pierre qui franchit la rivière. Sur l'autre rive, on aperçoit un monument, destiné à rappeler le passage de la famille du futur président Lincoln, de l'Indiana dans l'Illinois. Tous ces monuments sont très soignés et méritent l'attention du visiteur. Mais d'autres « memorials », plus modestes, ont un plus grand intérêt pour un Français ou un Canadien français.

Près de la rotonde classique, en s'éloignant de la rivière, s'élève la vieille cathédrale catholique, bâtie en 1826, accompagnée de l'ancienne bibliothèque publique. Ces deux constructions sont de lignes simples et monumentales. L'intérieur de l'église rappelle de très près l'architecture religieuse de la vallée du Saint-Laurent. Sous le sanctuaire, très surélevé, court une crypte qu'il faut visiter. Là reposent les restes de quatre des cinq premiers évêques français de Vincennes. Ce sont Simon-Gabriel-Guillaume Bruté de Rémur, sulpicien, qui vint un jour à Montréal, évêque en 1834; Célestin-René-Laurent Guynemer de la Hailandière, évêque en 1839; Jean-Etienne Bazin, qui succéda à ce dernier en 1847, et Jacques-Marie Maurin de Saint-Palais, sacré en 1849. Dans cette même crypte se trouve un vieil autel en bois, donné par Mgr Flaget, autre sulpicien français, qui fut le premier évêque de Bardstown, au Kentucky.

Autour du sanctuaire de la cathédrale s'étendait le cimetière. On dit que 5,000 dépouilles de descendants français ou canadiens y reposent. Cinq pierres tombales s'y dressent encore; sur deux d'entre elles, je lis les noms de Jeanne Bonneau, épouse de Toussaint Dubois,

décédée en 1800, et de Mary Laplant, « consort of » Lambert Barrois, morte en 1840.

En face de la cathédrale s'élève la simple et austère statue en bronze de Father Gibault, prêtre du diocèse de Québec, très discuté au Canada parce qu'il embrassa la cause des Américains, lors de la guerre de l'Indépendance, mais vénéré dans l'Indiana.

Tout auprès, un édicule en bois rond pose toute la *question* de Vincennes. Ce serait une réplique de la première chapelle, élevée probablement, *dit-on*, en 1702. Et comme François-Marie Bissot de Vincennes, « le fondateur de l'Indiana » naquit en 1700, on ne voit plus comment il aurait droit à son titre et comment son nom passa à la ville.

Il était né à Montréal et, dès 1718, accompagnait son père chez les Indiens Miamis, dans la région qui s'étend actuellement entre Toledo et Chicago. Son habileté à traiter avec les Indiens et sa connaissance du pays le rendirent précieux aux deux gouvernements, du Canada et de la Louisiane, qui se le disputaient. On le chargea, en 1726, d'établir un poste sur la rivière Ouabache et d'y attirer les Indiens afin d'empêcher ceux-ci de trafiquer avec les Anglais, fixés sur l'Ohio, et afin de maintenir la communication directe entre le Saint-Laurent et le Mississippi. François-Marie Bissot de Vincennes éleva un modeste fort sur la rive de la Ouabache, près d'un gué, connu de tous les voyageurs du temps. On l'appelait « le Poste » et il ne porta le nom de Vincennes qu'une vingtaine d'années après la mort du fondateur, martyrisé en 1736, avec le Père Sénat, jésuite, et d'autres Français, à Pontotoc, au bord du Mississippi.

Y avait-il, près de ce gué de la Ouabache, quelques wigwams d'Indiens et même une chapelle de missionnaire quand Bissot de Vincennes y construisit son fort? C'est ce que le « Tourist's Guide » de « Historic Vincennes » laisse entendre. Cela expliquerait que ce jeune officier, Montréalais, commandant dans l'Indiana, n'a pas son monument dans la ville nommée en son honneur. Mais l'on peut se demander si le *Vincennes Fortnightly Club*, l'éditeur de ce guide en 1923,

jouissait d'un sens historique bien avisé. Le rédacteur ne nous parle-t-il pas d'une lettre écrite de ces régions, par un missionnaire *jésuite* en 1609! Je ne m'étonne pas qu'une lettre aussi rare — et aussi invraisemblable — ait disparu de la vieille bibliothèque de la cathédrale, en 1873 . . .

Cependant, Ernest Voorhis, dans l'ouvrage qu'il publia en 1930 sur les *Historic Forts and trading posts of the French regime and of the English fur trading companies*, écrit que sur le lieu de Vincennes, à cinquante milles au-dessous de Ouatanon, un premier fort fut élevé en 1702 et reconstruit en 1710, et que ce poste ne prit qu'au bout de trente ans le nom d'un des officiers de sa garnison.

M. Williams, de son côté, dans son captivant ouvrage sur la Wabash (collection Rivers of America) écrit: « . . . down in Chipp-skawkey where the Piankeshaws lived on the site of what the French would one day call Vincennes ».

Est-ce à dire que Bissot de Vincennes ne fonda rien du tout puisque l'emplacement de la ville qui porte son nom était déjà habité, ou qu'il ne quitta pas le poste où il commandait déjà? Ce n'est pas l'avis qu'exprime Mgr Schlarman, dans son livre *From Quebec to New Orleans*. S'appuyant sur J. P. Dunn qui affirme que, au lieu de Vincennes, il n'y avait, avant la construction du fort, ni fortification pré-existante, ni village, ni mission; et sur les lettres publiées par M. Pierre-Georges Roy, dans *Le Sieur de Vincennes*, l'historien démontre que François-Marie Bissot de Vincennes y vivait certainement en 1733 et qu'il avait établi son fort probablement au milieu de 1731. Ernest Voorhis s'est donc trompé, de même que M. Williams, et le rédacteur du *Fortnightly Club*.

* *

*

Et si c'est nous qui avons raison, François-Marie Bissot de Vincennes, *né-natif* du Canada à la deuxième génération, mérite un mo-

nument à Vincennes, tout autant que l'abbé Gibault et son ami l'Italien Francis Vigo, tout autant que George Rogers Clark. Mais je ne sais si je m'abuse: il me semble que les Américains n'aiment guère à se rappeler les bienfaits qu'ils ont reçus des Canadiens. Souffrent-ils d'une sorte de snobisme ou bien est-ce nous qui nous exagérons notre importance? Chose certaine, beaucoup des exploits que les Louisianais, par exemple, attribuent aux Français, sont à la vérité des exploits canadiens.

Quand Iberville arriva en Louisiane, en 1699⁽¹⁾, il y avait à Québec des *Canadiens-français* depuis près de cent ans, et à Montréal depuis plus de cinquante ans. Or, pendant un demi-siècle, beaucoup de Canadiens se rendirent en Louisiane en qualité de missionnaires, de militaires, de coureurs de bois, de trafiquants et de colons. Un bon nombre s'y établirent définitivement et firent souche. Leurs descendants s'y trouvent encore.

Comment expliquer le silence dont on entoure leurs bienfaits? Les auteurs américains considèrent sans doute les Canadiens des XVIIe et XVIIIe siècles comme des Français. Mais ils devraient savoir, par leur propre histoire, que les Français venus en Amérique, tout comme les Anglais fixés en Nouvelle-Angleterre, développèrent très vite un tempérament américain qui les rendit différents de leurs parents d'Europe et constitua une nouvelle nationalité. Bienville, au début du XVIIIe siècle, appelait Canadiens ses collaborateurs venus du

(1) *B.R.H.*, avril 1943, p. 120.

Un document officiel daté de Rochefort, 5 mai 1699, donne une liste de *Canadiens* sur le point de s'embarquer pour le Mississippi.

Officiers: MM. de Saint-Denys, de Boisbriand, Legardeur de Caumont.

Les autres: Lapointe, Labrie, Poudrier, Ducheron, Chauvin, Graveline, Morency, Léveillé, Lamothe, Saint-Lucas, François, Trépanier, Renard, Bourbonnière, Montreuil, Sainte-Marie, Provost, Laloire, Chauvin, Laval, Crépeau, Lafontaine, Couillard, Hamel, Brossard, Pierre, Alain, Matte, Ras, Marsolais, Chénier, Talon, Roy, Durbois, Laçhambre, Labrière, La Taupine, Turpin, Larrivée, Bellefond, Gaulin, Labarre, Mines, Levasseur, Larose, Lavergne, Lépine, Saucier, Berrichon, Beaudoin, Robitaille, Francoeur, Charpentier, Gauthier, Duclos, Roussin, Bonhomme, Leblanc, Deligny, Courville, Dardenne, etc.

Canada. Les Acadiens sont dans le même cas, ni plus ni moins . . . Et pourtant, il est sans cesse question de ceux-ci dans les livres de la Louisiane.

J'ai parcouru attentivement un admirable Guide de l'Etat de la Louisiane, ouvrage de 750 pages, publié par le Gouvernement. J'ai cherché en vain, dans la table des matières, le mot Canadien. Mais dans le chapitre sur les « Racial Elements » je lis ces deux lignes: « Most of the French settlers came directly from France, although a great many migrated to Louisiana from various French possessions in America, especially from Nova Scotia and Santo Domingo. » Cela est vrai, mais fort incomplet. Du point de vue de leurs origines, les Français du Saint-Laurent étaient dans la même situation, je le répète, que les Français de la Nouvelle-Ecosse (l'Acadie) et que les Français de Saint-Domingue.

A la fin de sa belle conférence sur Pierre LeMoyne d'Iberville, prononcée à l'Université Loyola de la Nouvelle-Orléans, en 1937, le regretté Aegidius Fauteux relevait les noms de quelques grandes familles louisianaises originaires de la région de Montréal. Nous savons qu'il avait accumulé des notes abondantes sur d'autres familles venues du Saint-Laurent vers le Mississipi.

Voici ce qu'il écrivait en 1937: « . . . La plupart des plus rudes coureurs de bois qui fondèrent Biloxi ou Mobile ont eu une descendance qui s'est élevée graduellement et rapidement jusqu'à former les meilleures familles louisianaises. Je mentionnerai parmi ces derniers les Hubert Bélair, les Dardenne, les Graveline, mais principalement les Le Sueur, les Roy devenus par la suite les Villeré, et les Chauvin, qui se distribuèrent en Chauvin de Lafrenière, en Chauvin de Léry et en Chauvin de Beaulieu. Et à ceux-là, il faudrait en ajouter plusieurs autres qui, sans avoir accompagné d'Iberville dans ses premiers voyages, se groupèrent autour de son frère Bienville dès avant la fondation de la Nouvelle-Orléans. Les plus connus d'entre eux sont les Chavoy de Noyan, qui donnèrent à la Louisiane, en 1769, un martyr de l'idée française, les Trudeau, de Longueuil, dont un descendant fut

gouverneur de la Haute Louisiane, sous le régime espagnol, et les Philippe, qui ont formé la plus orgueilleuse peut-être des familles louisianaises, celle des Marigny. Tous ces valeureux pionniers que je viens de nommer étaient de Montréal. »⁽²⁾

Au surplus les Louisianais peuvent facilement vérifier les avancés d'Aegidius Fauteux, en parcourant le livre de Miss Grace King *Creole Families of New Orleans*, et surtout celui de MM. Arthur et Huchet de Kernion *Old Families of Louisiana*. Ils trouveront, en outre, dans ce dernier volume, une assertion comme celle-ci, qui est de Charles Patton Dimitry: « The records of the families of which I have had the honor to be the chronicler (dans le *Times-Democrat* de 1892-1893) show that while many of the ancestors of the older families of Louisiana came hither directly from France, and many from San Domingo, others by the way of American cities more to the northward of us, the majority, probably (although of French ancestry) arrived in the colony as officers of the Infantry, of the Marine (the Louisiana colonial troops) from Canada. » (P. 18).

* *
*
*
*

(2) Nous avons dit qu'Aegidius Fauteux avait accumulé des fiches sur les familles louisianaises. Il en a laissé des centaines, que nous avons pu consulter à la Bibliothèque publique de Montréal. Nous y relevons les noms d'Etienne Burel, marié au Cap-Saint-Ignace (en bas de Québec) et qui, avec ses cinq enfants, descend à la Nouvelle-Orléans; de Pierre-Joseph Dubord, né à Champlain, mort à la Nouvelle-Orléans, en 1777; de LeDuc de Charleville, né à Montréal, en 1701, marié à Anna-Françoise Crevier Duvernay, en 1731, et qui va mourir en Louisiane; de Louis-Xavier Martin de Lino de Chalmette, né à Québec en 1720 et qui fait souche au Mississipi; de Pierre-François-Marie Olivier de Vezin qui épouse Joséphe Gatineau Duplessis aux Trois-Rivières, en 1747, et se trouve à la Nouvelle-Orléans, en 1750; et les noms de Joseph Meunier, de Claude-Charles de Tisé (1713), de François Doyon (1744), de Joseph Duruisseau (1744), de Charles Linctôt (1744), de Paul Molet (1744), de Jacques Cartier (1746), de Louis Blondeau (1750), de Carlos Tayon, fils de Joseph Michel dit Taillon (1759), de Pierre Voisin, ancien major de Québec (1767). Il serait facile d'allonger cette liste.

C'est ainsi que Canadiens, Acadiens, Antillais et Français ont semé le territoire de la Louisiane de noms français qui y sont restés. Un certain nombre ont été traduits, mais beaucoup ont gardé leur forme primitive. Au risque d'être fastidieux et d'imiter de très près le style des catalogues, il faut ici les relever, pour montrer jusqu'à quel point ce pays a été humanisé par la France et ses enfants.

Autour du delta du Mississipi, il y a l'île au Breton, l'Isle Dernière, la Grande Ile, la baie au Breton, la baie du Timbalier, la baie de Terrebonne, la passe à la Loutre, le lac Pontchartrain, le lac Borgne, le Chef Menteur, Bonnet Carré, Lafitte; et sur le Mississipi, la Pointe à la Hache et le Détour des Anglais, devenu, il est vrai, English Turn.

Dans ce royaume des eaux où s'épanche paresseusement l'énorme fleuve Colbert ou Meschacébé, maintenant le Mississipi, où coulent également le fleuve Achafalaya, la Rivière Rouge, la Rivière aux Canes (Cane River), la rivière Arkansas, la rivière aux Boeufs et d'autres, de nombreux petits cours d'eau qu'on appelle Bayous — il y en a 150, me dit-on — relie rivières et fleuves, par un réseau compliqué. La plupart ont été nommés très tôt. Et c'est ainsi que nous avons les bayous Tèche, Lafourche, Pierre, Toreau, D'Arbonne, Saint-Patrice, Macon, Amulet, Bienvenue, Choupique, Cortableau, des Allemands, Dorcheat, Lamourie, Sauvages, du Large, et même Sorrel.

D'autres bayous portent des noms pittoresques. Ainsi le bayou Boeuf, le bayou aux Oies, le bayou Queue de Tortue, Corne à Chevreuil, Mardi-Gras, Mouchoirs de l'Ourse, Nez Piqué, Grosse Tête. Cornie (corruption de Corneille), l'Embarras, des Glaises, de la Petite Prairie. Nommons aussi le bayou Choctaw, que les Américains appellent « Go-to-hell », probablement parce qu'il est trompeur comme le bayou l'Embarras.

Partout, sur le territoire de l'Etat, surtout au sud, se distribuent les villes et les villages aux noms français. A tout seigneur tout honneur. Voici la Nouvelle-Orléans (New Orleans) la métropole, et Bâton-Rouge, la capitale. Dans le « Vieux Carré » de la Nouvelle-Orléans,

c'est-à-dire la vieille ville, on se croirait en France, ou à Québec, ou dans l'ancien Montréal. Voici la rue des Ursulines, la rue de Toulouse, la rue d'Orléans et celle de Bourgogne; voici les rues du Dauphin, de Bourbon, de Chartres, la rue Royale, et celles qui portent les noms bien catholiques de St-Philippe, de Ste-Anne, de St-Louis et de St-Pierre. Il manque une Place du Canada, ou une « Place de Montréal ». Au cours de mon séjour, j'ai suggéré qu'on l'établisse, m'engageant presque, de mon côté, à faire nommer, à Montréal, une « Place de la Louisiane ». Et pourquoi pas?

A Bâton-Rouge, ville beaucoup plus récente, on trouve cependant quelques rues aux noms français: rues à noms de saints d'abord, St-Philippe, St-Louis, St-Ferdinand, St-Antoine, St-Napoléon; puis les rues Lafayette, Dufrocq, Broussard.

A Natchitoches, fondée par Juchereau de *Saint-Denis* sur la rivière aux Canes, nous voyons la rue St-Denis bien entendu, et les rues Lafayette, Pavie, Trudeau, Toulaine, Amulet, Demezières, Bossier.

Et maintenant voici une liste éloquente de petites villes et de villages dont l'assonance ne fait pas de doute: Lafayette, Abbeville, Bossier, Jeanerette, Thibodaux, Ville Platte, Arnaudville, Bienville, Broussard, Castor, Choudrant, Delcambre, Grande Cane, Grand Coateau, Grosse Tête, Gueydan, Lecompte, Léonville, Lareauville, Mandeville, Maringouin, Mermentau, Mer Rouge, Moreauville, Napoléonville, Plancheville, Port Barré, Saline, Charenton, Delacroix, Des Allemands, Dulac, Grande Chênière, Lafitte, Lebeau, Fort Beauregard, Fort de Russy, Fort St-Philippe, et Saint-Francisville, et Saint-Joseph, et Saint-Martinville, la ville d'Evangéline. Il y a aussi un Québec et un Versailles!

Je continue à cueillir des noms français à travers les campagnes. Ici, Boutte, Paradis, Thériot, Bourg, Montégut, Chauvin; et là, Créole, Lacombe, Larose, Fazendeville, Contreras, Laplace, Port Vincent, Bellechasse, Bellerose, Paincourtville, Leleux, Cloutierville, Echo, Legonier, Le Moyen.

N'oublions pas les expressions géographiques et toponymiques

qui ont été conservées, comme la Presqu'île, la Côte Joyeuse, l'île Brevelle, le Grand Coteau, le lac Rond, l'île des Cyprès, la baie Ha ha, la Grande Pointe, le lac Grande Ecaille, la Pointe Coupée, la « Sang pour sang » hill, le Grand Ecore, — et les *Levés*, le long du Mississipi, et les Coulées, et les Crevasses, et ce *Raccourci Cutoff*, expression qui contient le nom primitif et sa traduction.

Parmi les points intéressants à visiter, on recommande aux touristes le Camp Sabine, les Jardins de Mouton, les fermes de Terrebonne, le monument Rouquette, le champ de bataille Chalmette, l'ancien fort Iberville, les villages à plateformes où l'on sèche les crevettes sur les bayous Rojas, Cholas, Defond, Bruleau, Rigaud, le monument Poydras élevé à Julien Poydras de Lalanne, né à Nantes en 1746, et qui fut « peddler, poet, planter and philanthropist ».

Il nous reste une dernière liste à dresser, celle des plantations où s'élèvent encore de superbes maisons au milieu de jardins de Mille et Une Nuits. Souvent les propriétaires actuels ne sont pas de descendance française. Néanmoins ils ont conservé l'ancien nom de leurs domaines. Ainsi Parlange, LeBleu, Valcour Aimé « le Louis XIV de la Louisiane », Chalmette, Macarty, Lebeau, Versailles, bâti par Pierre Denis de la Ronde, Conseil, la plantation des Villeré, Poydras, Coiron, Belle Hélène, Hermitage, Bocage, Voisin, Laplace, Chopin, Latenache, Labarre, Labattu, Austerlitz, et par exception Oak Alley, l'ancien Bon Séjour et Uncle Sam, bâties l'une et l'autre par des Français. Il faut aussi visiter les maisons Achille et Narcisse Prud'homme, et la maison Sompayrac, à Natchitoches, et les maisons Blanchard, Wartelle, Poiret, Debailon, L'abbé, Colomb (son constructeur se nommait Christophe Colomb), et la maison de la Belle Alliance, la maison Lastrape, et celle de Mme Lagacé, à la Nouvelle-Orléans.

On le voit, pour peu que l'on cherche à se renseigner, il est facile d'évoquer le passé français de la Louisiane, même au cours d'un passage rapide. Les descendants de Canadiens ou d'Acadiens n'habitent d'ailleurs pas seulement des villes ou des villages aux noms français. Natchitoches, Opelousas, Houma, New Iberia, Lockport, pour ne si-

gnaler que ces endroits dont l'assonnance n'a rien de latin, ou très peu, comptent bon nombre d'habitants qui parlent le français. Notre *Guide* officiel dit, à propos du français parlé en Louisiane, ce qui suit : « Two centuries of linguistic intercourse have molded the dialects of the French settlers of Louisiana into two rather distinct types: that spoken by the cultured Creoles, *an approximation of pure French*, and the *patois* spoken by the Acadian descendants. » Cet « approximation of pure French » est une perle . . . fausse ! Quant au *patois* des Acadiens, c'est, paraît-il, un « French-English patois », difficile à comprendre. Le français des Nègres, on l'appelle le « Gombo ». « Many Negroes speak French, or at least a French patois . . . » Par quoi l'on voit que ce terme de patois est populaire ailleurs qu'au Canada !

Bien qu'il y ait encore en Louisiane des villages où les « anciens » n'entendent pas l'anglais et où le français est parlé couramment, les Louisianais de descendance française eux-mêmes admettent que le français tend à disparaître. Comment s'en étonner ? L'énorme poids de 125,000,000 d'anglophones pèse sur la Louisiane, où nul article de constitution ne garantit la pérennité de la vieille langue et des coutumes ancestrales. On sait d'ailleurs que même les statuts constitutionnels protègent mal des droits séculaires contre une écrasante majorité avide d'uniformité.

Pour le moment, l'*Athénée Louisianais* à la Nouvelle-Orléans, et la *Maison française* à l'Université de Bâton-Rouge, pour ne parler que de ces deux organismes, maintiennent la langue et l'esprit français dans l'élite de la Louisiane.

* *

*

Pour revenir au malentendu dont nous parlions tout à l'heure, comment se fait-il que le Montréalais Le Moyne de Bienville, plus de quarante ans au service de la Louisiane, par surcroît le fondateur de la Nouvelle-Orléans, n'ait dans sa ville, pour tout monument, qu'un

médailon de bronze aux murs d'une salle de l'hôtel des douanes? Je ne sais si Pierre Le Moyne d'Iberville, qui découvrit les bouches du Mississippi, organisa la Louisiane et fonda la ville de Mobile, est beaucoup mieux partagé que son frère. Ces deux héros comptent parmi les plus belles gloires de Montréal, où ils sont nés, et nous avons le devoir de le proclamer.

Cette conviction me porta à traiter, devant mon auditoire de Bâton-Rouge, de « Un peu d'histoire Canado-Louisianaise ». J'espère n'avoir pas cédé à une futile vanité nationale et n'avoir pas offusqué mes aimables élèves d'un jour. J'ai recherché, dans quelques livres d'histoire, les mentions qu'on y fait des Canadiens descendus en Louisiane. On ne sait pas assez, même au Canada, avec quelle fréquence et quelle apparente facilité nos audacieux ancêtres passaient du Saint-Laurent au Mississippi. Beaucoup s'établissaient en route, dans les postes qui jalonnaient les rivières; beaucoup se laissaient prendre au charme de la Louisiane et y demeuraient. C'est un fait que de 1699 à la conquête, c'est-à-dire pendant soixante ans, les Canadiens, surtout les Montréalais, ont subi l'attraction de ce pays du soleil et des eaux, dont la flore et la faune révèlent tant d'espèces nouvelles étranges. Quand on traverse les immenses deltas de la rivière de la Mobile et du Mississippi, lorsqu'on franchit les bras de mer et les innombrables bayous, que l'on s'arrête à admirer les fleurs du magnolia, les iris sauvages, les azalées et les wisterias; quand on mesure la hauteur des pins maritimes ou la vaste ramure des chênes ou que, dans un jardin aux arbres drapés de mousse espagnole, on écoute le chant des oiseaux inconnus, on comprend que des riverains de l'austère Saint-Laurent se soient laissés ensorceler par cet eden du golfe du Mexique.

Les rudes compagnons qu'Iberville avait conduits à Terre-neuve et à la baie d'Hudson et qu'il entraîna au Mississippi; les colons descendus du Canada par les Grands Lacs, la rivière Ouabache ou la rivières des Illinois; les coureurs de bois et les trafiquants de fourrures surgis de partout; les militaires venus de l'ancienne France et de la nouvelle; les Acadiens cherchant un refuge; les créoles de Saint-Do-

mingue ou de la Martinique, fuyant leurs îles révoltées, tous ont fait souche en cet heureux pays. Et, de nos jours, nous l'avons vu, après plus d'un siècle d'allégeance américaine, leur souvenir, leurs noms, leur langue même survivent, à la ville et à la campagne, à la campagne surtout.

Une excursion à Thibodaux, à quarante milles de la Nouvelle-Orléans, fut, de ce point de vue, une révélation pour nous. Thibodaux s'élève au bord du bayou Larouche. Tout le long de ce cours d'eau, les noms français, canadiens ou acadiens, flamboient aux devantures des magasins ou sur les voitures de commerce.

* *
*
*
*

Thibodaux a une courte histoire. Ce fut le premier poste de traite établi entre la Nouvelle-Orléans et la région du bayon Tèche, qui est au-delà. Au près de ce poste se fixa une famille acadienne, exilée par le Grand Dérangement. Un rejeton de cette famille, Henry Schuyler Thibodaux, né en 1769, y fut planteur. Il s'occupa d'affaires publiques et devint gouverneur de la Louisiane. Il a laissé la réputation d'un législateur. Son influence et celle de sa famille furent telles que, en 1807, lorsque la paroisse, c'est-à-dire le *comté* fut formé, le poste, connu sous le nom de Thibodauxville, en devint le chef-lieu. Le gouverneur fut généreux pour sa petite ville: il lui donna, en 1820, le terrain du palais de justice, de la prison et du marché. En 1832, après sa mort, la Banque Union, de la Louisiane, y fonda une de ses huit succursales et la place prospéra. Incorporée en 1838, la ville prit alors le nom plus court de Thibodaux. Au milieu du siècle, elle était devenue un centre important, politique aussi bien que commercial. Mais si actifs que fussent les citoyens de ce bourg, ils tenaient singulièrement à leur propriété et à leur tranquillité. Lorsque, après la Guerre de Sécession, qu'on appelle là-bas la Guerre entre les États, il fut question de les doter d'un chemin de fer, ils refusèrent le cadeau, par crainte

du bruit et de la poussière. Le chemin de fer passa à deux milles de là. La petite ville en souffrit dans son développement, quand la navigation se fit moins fréquente sur les bayous. Mais depuis, un embranchement la relie à la ligne principale du chemin de fer et elle est restée un centre de commerce et de distribution des produits agricoles. Elle a actuellement une population de 7,000 âmes.

La première église, en bois, dédiée à saint Joseph, datait de 1819. La seconde, en brique, ouverte probablement en 1847, était remarquable par ses boiseries et ses sculptures intérieures. Incendiée en 1916, elle fut remplacée en 1923, par une véritable cathédrale à deux clochers. L'intérieur, de style basilical, avec ses beaux autels, fait honneur à l'architecte et aux généreux paroissiens.

Aux abords de la petite ville, nous rendons nos devoirs à l'ancien curé, Mgr Barbier, un Breton; dans la ville même, nous saluons le Dr Dansereau, un Canadien dont la famille, originaire de Verchères, habite la Louisiane depuis 1840; de l'autre côté du bayou, nous avons visité la superbe plantation de Rienzi, propriété des Leverts. Mme Levert, née Gauthier, et sa soeur nous reçurent dans la plus belle maison louisianaise qu'on puisse rêver. Deux étages, entourés de galeries à colonnes; de vastes pièces aux quatre angles, servies par un large passage en croix; de vieux meubles en bois de roses; d'immenses chênes verts qui surplombent les toits; du gazon dans le soleil, des rosiers grimpants regorgeant de fleurs, des haies de bambous. Et pour causer, un doux et élégant français.

* *
*

Il y aurait beaucoup à dire sur la maison louisianaise, à la ville et à la campagne. Grâce au climat, les vérandas ou galeries sont partout présentes. On en voit, à la Nouvelle-Orléans, deux ou trois superposées, ornées de balustrades en fer forgé ou en fonte ouvragée. Sur ces galeries s'ouvrent de hautes fenêtres françaises, qui laissent entrer

abondamment l'air et la lumière. Derrière ces façades s'étendent des cours — ou patios — bien encloses, dont quelques-unes ont une allure « vieux-monde » absolument savoureuse.

A la campagne, comme chez nous, la maison a été d'abord fort modeste et s'est inspirée de la forme très simple de la maison rurale française. Mais les conditions de sol et de climat l'ont tout de suite modifiée. La Louisiane est chaude et encourage la vie sur la véranda; le Mississipi déborde et inonde le rez-de-chaussée des maisons. D'où un type d'habitation — que l'on retrouve d'ailleurs dans les îles de Sorel — comportant un haut rez-de-chaussée surmonté d'une galerie à simples poteaux sur lesquels s'appuie l'extrémité de la toiture. Quand l'eau monte, on se réfugie au premier étage. La maison Lagacy ou Lagacé, à la Nouvelle-Orléans, représente bien ce genre de construction; la maison Ormond, près Destreham, et la maison Parlange, près New Roads, également.

Parlange fut bâtie en 1750. Elle est une des plus anciennes et des plus charmantes maisons de la Louisiane. Une avenue bordée de cèdres vert sombre, flanquée de pigeonniers octogonaux peints en blanc, traverse un verger de chênes verts et de pécaniers, avant d'atteindre l'habitation. Celle-ci est blanche, à deux étages surmontés d'une toiture pointue assez à pic, à quatre pentes. Sur le rez-de-chaussée de brique repose un étage en colombages de cyprès dont les interstices sont remplis de terre et de mousse. Des piliers de brique supportent la galerie et se prolongent par des frêles poteaux jusqu'à la toiture. Un large perron conduit aux pièces d'habitation. Les portes, munies de contrevents, sont ornées d'un couronnement en éventail du plus heureux dessin.

Le bois ayant cédé la place à la brique, les belles demeures se multiplièrent, au début du XIXe siècle. Et comme les crues du fleuve n'atteignaient pas toutes les régions, on éleva de vastes maisons à deux étages de galeries, reposant sur des fondations faisant caves. *Greenwood* (1830) près Saint-Francisville, *the Shadows* (1830), sur le bayou Tèche, près Nouvelle-Ibérie, *Oak Alley* (1836) près Vacherie,

en sont d'admirables exemples. Quelquefois, comme à *Belle Grove*, véritable palais déserté, la façade ne comportait de galerie que sous un monumental porche à colonnes couronné d'un fronton.

Dans ce type de maisons, les poteaux sont devenus des colonnes et, à l'époque du *Greek Revival*, vers 1840, ces colonnes sont d'inspiration grecque, comme à *Uncle Sam*, près *Convent* (1846). Il y eut aussi une renaissance gothique. Le Guide de la Louisiane dont j'ai parlé, distingue deux sortes de gothique: le *steamboat gothic*, qui a donné la villa *San-Francisco*, près Garryville, d'un goût douteux, et le *Victorian gothic*, dont relève la curieuse *Afton Villa*, près Saint-Francisville. Le gothique fit des ravages même dans les monuments publics. Le premier *Capitole* de Bâton-Rouge dont Mark Twain s'est moqué, et la première *Université* de la même ville, empruntèrent ce style, agrémenté de créneaux. On voit que cette sorte de pastiche n'est pas propre uniquement au Canada . . .

Quelques descriptions plus détaillées des vastes demeures que nous avons signalées nous feront entrer davantage dans l'ambiance ancienne de la Louisiane.

Oak Alley ou *Bon Séjour* est un corps de bâtiment de 70 pieds carrés, en brique recouverte de crépi, qu'on a peint en une délicate teinte rose. Vingt-huit colonnes doriques, chacune de huit pieds de circonférence, supportent le toit et deux étages de galeries circulaires. Le second étage est orné d'une très belle balustrade de cyprès. Autour des colonnes s'enroulent des vignes de différentes espèces, qui fleurissent abondamment toute l'année. Un belvédère surmonte le toit en pente. Une double rangée de chênes, au nombre de vingt-huit, borde l'avenue d'accès qui a 300 pieds de long.

Uncle Sam, construit en 1849 et démoli en 1940, ressemblait à *Oak Alley*. C'était une plantation type. La maison centrale, de deux étages, en brique recouverte de crépi, était elle aussi entourée de vingt-huit colonnes doriques et couronnée d'une toiture à quatre pans percés de lucarnes. Ici aussi deux étages de galeries, celle du bas au niveau du sol. Deux pavillons, appelés « garçonniers », flanquaient la

maison. Derrière, deux petits temples grecs abritaient, l'un la cuisine, l'autre, l'office. Enfin, deux pigeonniers hexagonaux complétaient l'ensemble.

Et voici le domaine de Valcour Aimé, sans doute le plus somptueux de tous. La maison, bâtie en 1799, avait deux étages. Huit colonnes massives supportaient les larges galeries de la façade. Des plaques de marbre de diverses couleurs formaient le parquet du rez-de-chaussée; les galeries étaient pavées d'un carrelage de marbre blanc et noir. De marbre également, les énormes manteaux de cheminées et les trois larges escaliers. Dans les murs épais on avait pratiqué des escaliers secrets. Deux ailes formaient une cour ouverte, de style espagnol, que de grands balcons et des auvents ombrageaient.

Par les soins d'un architecte paysagiste venu de Paris et qui avait trente esclaves à son service, un magnifique jardin fut aménagé. Les arbres qu'on planta venaient d'Europe, d'Asie et d'Amérique centrale. Des vignes exotiques furent importées d'Orient. Des serres reçurent des plantes et des fleurs délicates de l'étranger; on y cultivait aussi les bananes, les ananas, les mangues et le café. Dans un coin de forêt où vivaient des lapins, des cerfs et des kangourous, s'élevait une « log cabin ». A travers le jardin courait une petite rivière, enjambée ici et là par des ponts légers. Auprès d'un lac artificiel surgissait un petit fort d'où l'on tirait le canon en l'honneur des hôtes de distinction. Autour du fort, chaque année, les enfants des alentours organisaient une bataille pour rire, en se servant d'oranges comme projectiles. Le lac et les canaux étaient bien fournis de poisson; cygnes, pélicans et hérons fréquentaient ces eaux. Des paons se pavanaient à travers les jardins où tous les oiseaux chanteurs de la Louisiane avaient été habitués. Au milieu du domaine, on avait créé une « montagne » artificielle, surmontée d'une pagode chinoise et creusée, à la base, d'une grotte.

Tout cela est maintenant en ruines. La maison a été rasée par le feu après 1900, la rivière est desséchée, les ponts brisés, les fleurs disparues ou devenues sauvages. Ici vécut, de 1798 à 1867, Valcour Aimé,

surnommé le « Louis XIV de la Louisiane », réputé l'homme le plus riche du Sud. On parle encore, dans la paroisse Saint-Jacques, de ses somptueuses réceptions.

Quelle que soit la valeur architecturale des maisons louisianaises, — je parle surtout des grandes — elles ont un charme indéniable et tout à fait séduisant. Ces colonnes blanches, encadrant deux étages de hautes jalousies vertes; ce gracieux *observatoire* posé au sommet de la toiture à pente douce; ces énormes chênes verts, drapés de « barbe espagnole » et s'écartant en une large avenue d'accès, forment un tableau qui suggère un bien-être idyllique et une large hospitalité.

* *
*
*

Ce qu'on appelle la *Plantation* entourait la maison. La plantation des Matthews, au bayou LaFourche, est une des plus caractéristiques. C'est un tout qui se suffit à lui-même. Le bayou, qui est navigable, servait au transport des produits. Près du bayou, un vaste bâtiment abrite les machines qui traitent la canne à sucre. Un petit train, traîné par une locomotive, y porte la canne qu'il recueille sur l'immense domaine exploité. En s'éloignant du bayou, on trouve un bureau de poste, une école, un laboratoire, un magasin, quelques maisons où logent des employés supérieurs, puis, au milieu d'arbres magnifiques, la maison des maîtres et les bâtiments, garages ou écuries. Derrière s'étendent les champs de canne à sucre. A un quart de mille surgit un petit village; c'est là que loge la main-d'oeuvre, blanche ou noire, dans des maisons, des « cases » en bois, toutes en longueur, assez étroites, ornées d'une véranda sur la façade. Les nègres semblent avoir adopté ce genre de maison même à la ville. Derrière ce village, la plantation continue et se perd à l'horizon où parfois persiste un bois.

La terre des bayous, formée par les alluvions séculaires du Mississipi, est d'une richesse inouïe. Tout y pousse sans effort.

La facilité de la vie, le climat vraiment tempéré, l'abondance de

la végétation, des fleurs particulièrement, la variété des oiseaux et de leurs chants, la douceur du paysage d'où toute rudesse est absente, les races d'hommes qui s'y sont établies — françaises, antillaises, canadiennes, acadiennes, africaines — races gaies ou doucement mélancoliques, races dont le labeur n'a pas la rigueur mécanique et sombre d'autres familles humaines, races hospitalières et tolérantes dont la population anglo-saxonne a subi l'influence: tout cela fait de la Louisiane un pays fortuné que le Canadien ne peut s'empêcher de chérir, parce qu'il y retrouve beaucoup de lui-même, dans un cadre plus doux, moins austère et plus haut en couleur.

olivier maurault, p.s.s.